

MAËLLE FIERPIED



GALYMÈDE



Le livre

Galymède est une fée blanche vivant parmi les hommes. Son occupation principale est de jouer les marraines et de transformer les jeunes filles en princesses. Mais hélas ! De nos jours, plus personne ne fait appel aux fées, car on ne croit plus à la magie.

Au chômage, la petite fée broie du noir au sommet de son sinistre immeuble. Et cela est dangereux pour sa santé, elle risque de perdre sa nature magique et de changer radicalement de physionomie.

Elle n'a plus qu'une solution : prendre son destin en main. Mais celui-ci est plus capricieux qu'elle ne le pensait et bien plus mystérieux...

L'autrice

Née en 1977, [Maëlle Fierpied](#) a passé son enfance en Normandie «au milieu des vaches et des pommes». Elle a fait des études de Lettres modernes et de sciences du langage. Pendant six ans, elle a travaillé dans une librairie jeunesse. Passionnée de langage, elle collectionne, dans de petits carnets, des mots rares et inconnus. Elle écrit en rêves puisque dans ces temps-là «tout s'éclaire». Et à ses heures perdues, elle aime pratiquer le hockey sur gazon.

MAËLLE FIERPIED

GALYMÈDE

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Quand, flânant, rêvant, errant, cheveux au vent,
Vous dévalez dans la plaine et frôlez la marjolaine,
Ayez le souci constant d'épargner tout en marchant,
La cytise, la verveine, ou la moindre fleur des champs.

Sachez qu'une fée habite au cœur des coquelicots,
Au sein de chaque pavot et de chaque marguerite.
Et quand la cloche, au loin des campanules tintinnabule,
La princesse arrive avec sa libellule.

On lui fait la révérence, et c'est le bal qui commence
Au rythme lango-roso du zéphyr dans les roseaux.

Les Fleurs des Champs
(musique pour chœur de Jacques Ibert,
texte de Nino, 1936)

Galymède était une fée blanche. Elle exauçait les souhaits et jouait les bonnes marraines quand il le fallait.

En digne fée des villes, elle habitait en hauteur et n'était nullement incommodée par la proximité des êtres humains. On aurait d'ailleurs pu la confondre avec une adolescente de cette espèce, car elle dépassait largement la taille moyenne des citoyens du Petit Peuple. Atteignant fièrement le mètre soixante, elle pouvait évoluer au milieu d'une foule humaine. Pour passer totalement inaperçue, il lui fallait tout de même cacher ses cheveux blanc lunaire sous une perruque blonde, farder sa peau livide d'une épaisse couche de fond de teint beige, se colorer cils et sourcils (blancs eux aussi) puis appliquer deux lentilles bleues pour dissimuler l'iris blanc de ses yeux. Ainsi parée, la fée pouvait faire ses courses en toute quiétude, occupation diurne qui n'avait rien de fantastique, il faut en convenir. En effet, à l'instar d'une

branche non négligeable de la population féerique, les fées ne possédaient aucun pouvoir magique dans la journée.

La vie la plus intéressante de Galymède se déroulait la nuit.

Quand le soleil disparaissait derrière l'horizon, les ailes de Galymède poussaient délicatement et ses pouvoirs apparaissaient. Une fois prête, la fée faisait coulisser en grand les baies vitrées, grimpait sagement sur le bord du balcon et se laissait basculer dans le vide, envahie par l'ivresse du plongeon. À quelques mètres seulement du sol, elle déployait sa paire d'ailes et s'élançait au-dessus de la ville.

C'était une tournée quotidienne à laquelle elle s'astreignait, même si le cœur n'y était plus. En effet, si les fées exerçaient encore la fonction de bienfaitrices, la société avait, quant à elle, évolué. Les enfants perdus avaient délaissé les petits cailloux blancs et s'orientaient désormais avec le GPS de leur portable, la Bête avait opté pour un bon épilateur et un rendez-vous chez le chirurgien esthétique avant de séduire la Belle. Quant aux Princes avec un grand P, ils étaient désormais denrées rares et bien trop monopolisés par les médias.

La fée blanche se désolait de sa baisse de clientèle.

Bien sûr, elle débusquait toujours une pauvre fille dont le rêve était d'être la plus belle pour aller danser. Galymède apparaissait alors, nimbée de lumière, les ailes scintillantes, et assurait à la petite qu'elle n'était point seule. Elle saupoudrait généreusement les jeans, baskets et tee-shirt de la mignonne d'un peu de poudre de perlimpinpin et prononçait, par pure tradition, la formule magique adéquate : « Abra-cadabra, salagadou et magicabou ! » Quand l'éclat magique s'estompait, les yeux ébahis découvraient la prodigieuse transformation : une adolescente engoncée dans une robe à crinoline digne d'une poupée Barbie, maquillée à outrance et les cheveux réunis dans un chignon tiré à quatre épingles. Une merveille ! Étrangement, l'intéressée se lassait assez vite de ses nouveaux attributs. D'un air capricieux, elle servait à la fée des prétextes médiocres dans des termes soutenus (effets secondaires du sort) : « Hélas, la malchance joue contre ma personne puisque ma tenue vestimentaire ne répond que de manière très imparfaite aux exigences de la société moderne. En effet, je me trouve dans l'incapacité de franchir le seuil de mon logis. Et quand, par bonne heure, je parviens à me contorsionner hors de celui-ci, ma crinoline occupe la totalité du pavement si bien

que les badauds se voient contraints de s'aventurer sur la chaussée. Et je ne vous parle pas d'emprunter le métropolitain... »

De moins en moins sollicitée, la fée blanche s'enlisait dans la dépression. Ses ailes se ternissaient à vue d'œil, sa mine devenait lugubre. Ce n'était pas la grande forme.

Même les nouveau-nés nécessitant une bénédiction ne parvenaient plus à l'émouvoir. Galymède se présentait l'âme en peine chez les heureux parents, mimait l'extase devant le poupon engoncé dans ses langes puis se penchait avec des gestes mesurés sur le berceau pour jeter un sort du genre (adapter la formule en fonction des besoins) : *Tu n'auras pas le nez de ton père* ou *Tu feras HEC*. Bien peu de familles se montraient redevables. La plupart trichaient en stipulant que Galymède serait payée au résultat. Ça leur laissait quinze à vingt longues années de délai, au terme duquel la famille semblait ne plus se souvenir de son nom. « Galymède qui ? » Il n'y avait qu'en cas d'échec qu'elle en entendait de nouveau parler. Quand les attributs physiques du filleul n'étaient pas ceux escomptés ou que l'adolescent ratait son bac, bizarrement, revenait à la mémoire familiale cette fée marraine, l'unique responsable de tous ses maux.

«Nulle garantie en matière de magie», rétorquait Galymède à ces enfants mal élevés qu'elle aurait pu avoir plaisir à revoir s'ils n'avaient pas été si ingrats.

Lassée des reproches, Galymède avait pris l'habitude de gagner dès le crépuscule un refuge fréquenté par tous les êtres féeriques des environs: le Café du Petit Peuple. Elle y retrouvait le Grand et plus aussi Méchant Loup et, autour d'un verre d'ambrosie, ils évoquaient avec nostalgie le bon vieux temps des princes charmants et des enfants obligés de traverser seuls les forêts lugubres.

– Ah, l'époque bénie des marâtres et des poucets à chair tendre! pleurait le loup.

Mais les temps avaient bel et bien changé. Les citrouilles étaient rares dans les jardins (et de toute façon, les carrosses circulaient difficilement sur autoroute), les quenouilles piqueuses de doigt n'étaient plus d'actualité depuis qu'existait le prêt-à-porter. Mais la pire des choses, la plus redoutée, qui faisait trembler la totalité du Petit Peuple du fond de sa chaumière s'était finalement produite: les gens ne croyaient plus aux fées.

L'opinion publique drapait le monde féerique de tristes oripeaux. La magie était rabaissée à un

simple talent d'illusionniste, tandis que les fées et les lutins peuplaient les attractions de parcs à thème. Les loups-garous n'étaient pas en reste, on avait oublié la réalité de leur existence pour les inscrire au panthéon des créatures de cinéma. Et les monstres n'étaient finalement que de pures inventions générées par l'esprit enfiévré de jeunes enfants. Aux yeux des humains, le Petit Peuple n'existait plus que dans les contes. Des histoires qui n'avaient bien entendu que de lointains points communs avec la réalité.

Tous ces malheurs n'étaient pas sans conséquence sur le moral, déjà en berne, de Galymède. La fée blanche broyait du noir. Un état de déprime particulièrement dangereux pour quelqu'un de son espèce. Car une fée blanche aux idées noires présente un risque élevé de devenir une fée noire. Le changement est souvent insidieux. La fée se sert moins de ses pouvoirs, sa magie dépérit. Noyée dans son mal-être, la créature féerique ne prend pas conscience de ses propres modifications corporelles. Ses ailes transparentes se colorent d'un bleu pâle qui devient ensuite bleu outremer, avant de virer au bleu myrtille. Le blanc laiteux de sa peau, de ses cheveux et de ses ongles prend une teinte violet pâle, puis violet lavande et termine dans le violet réglisse. À ce stade,

la mutation est irréversible. La fée aura beau essayer de transformer des citrouilles en carrosses, elle n'obtiendra que des lanternes pour Halloween.

Galymède n'avait pas conscience du changement qui s'opérait en elle. Ce fut une remarque de ses compagnons qui l'alerta.

Une nuit qu'il était attablé au Café du Petit Peuple, Grand et plus aussi Méchant Loup surprit un reflet étonnant sur l'aile gauche de Galymède. Il fronça les sourcils mais préféra se taire de peur d'alarmer la fée en grande discussion avec Barbe Bleue à propos d'Anne Ma Sœur Anne. Le canidé se leva donc discrètement et se dirigea vers le comptoir pour prendre un peu de distance. Quelques secondes d'observation lui suffirent pour discerner à nouveau un scintillement bleuté. Plus de doute possible ! Galymède était en train de changer de couleur. Il aurait eu des mains, il se les serait frottées. À la place, il commanda à Ogre (le patron, un géant avec des doigts comme des battoirs et une tête qui frôlait le plafond) un autre verre de petit rouge (on ne se refait pas).

Les babines du loup esquissaient un sourire satisfait. Maintenant qu'il savait, le changement lui paraissait flagrant : le bleu gagnait les nombreuses

nervures des quatre ailes translucides, le violet faisait son chemin depuis les doigts de pieds et de mains (les fées marchent pieds nus). Grand et plus aussi Méchant Loup était face à un dilemme : devait-il avertir Galymède ou se taire et savourer le changement ? Le problème se serait posé il y a deux siècles, il n'aurait même pas eu d'hésitation. Mais avec le manque d'exercice, la rage de l'animal s'était émoussée. Il n'en était pas pour autant devenu gentil, quelle horreur ! Mais il ne pouvait s'empêcher d'être embêté pour son amie fée. Il n'eut finalement pas le temps de trancher car Ogre se pencha sur le comptoir pour lancer à tue-tête :

– Dis donc, ma petite Galymède, tu n'aurais pas un peu bleui ces derniers temps ?

Un lourd silence s'abattit sur l'assistance. Les regards convergèrent vers l'intéressée qui ne disait mot. Barbe Bleue renchérit d'une voix timide :

– C'est vrai que je te trouvais moins pâle depuis...

Mais il n'eut pas le temps de terminer sa phrase car il fut interrompu par une fée noire qui cria du fond du café :

– Bienvenue du côté obscur, sœurlette !

Les rires de ses voisins brisèrent la tension et les discussions reprirent de plus belle.

Galymède n’y tint plus. Elle se leva brusquement, écarta son tabouret d’un coup de pied et sortit à tire-d’aile. Quel culot avait Ogre de la ridiculiser ainsi devant tout le monde ! C’est vrai qu’elle ne se trouvait pas en forme, mais de là à penser qu’elle avait les idées noires, c’était fort ! Elle reconnaissait bien là la fameuse indélicatesse du géant. Malgré tout, Galymède s’inquiétait. Elle avait beau ne pas se sentir différente, elle se trompait peut-être. Il fallait qu’elle en ait le cœur net. Et seul Papy pourrait la rassurer.

Papy n'était pas le grand-père de Galymède. Il habitait dans la plus haute tour du plus haut clocher de la cathédrale, au centre de la ville, seul, entouré de ses grimoires, ses alambics et ses gargouilles. Papy était un vieil homme fê qui occupait, en plus de ses occupations d'alchimiste, à peu près les mêmes fonctions qu'un médecin chez les humains.

Quand Galymède se posa sur les crénelles de pierre blanche de la tour, sa mauvaise humeur ne s'était pas arrangée. Elle s'efforça pourtant de sourire aux gargouilles qui accouraient pour l'accueillir, puis gagna une trappe en bois, seul accès vers l'ancre de Papy situé à l'étage inférieur. Bouclette (Papy avait la manie de donner des noms ridicules à ses gargouilles) la précéda dans l'ouverture. Alors même que Galymède posait le pied sur la première marche, des bris de verre retentirent, immédiatement suivis d'un cri de colère et de la fuite précipitée de Bouclette. La gargouille remonta les escaliers en

furie et percuta au passage la visiteuse d'un violent coup d'épaule. La fée chuta et se cogna durement la fesse gauche sur l'angle d'une marche.

L'épaule et la fesse douloureuses, Galymède serra les dents et descendit dans la tour sombre. À l'intérieur, dans une pièce uniquement éclairée par les différents réchauds disposés çà et là, un vieux fé ridé à la peau verte et aux ailes fripées s'affairait à réunir les mille morceaux de son alambic brisé. Sans accorder un regard à la visiteuse, il demanda d'un ton bourru :

– Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Il se redressa en provoquant, d'un mouvement étudié de la main gauche, la reconstitution complète de l'alambic. Il ne resta bientôt plus sur les dalles du sol que le liquide qu'il avait autrefois contenu et que Choupinette, une gargouille cornue, s'attacha consciencieusement à laper. Chaque coup de langue faisait un peu plus pousser sur sa peau une tendre mousse verdâtre, lui donnant un aspect de buis taillé. Le dos tourné, Papy était déjà occupé ailleurs à prélever des ingrédients d'une multitude de pots en verre. Il y en avait des centaines proprement étiquetés et rangés par ordre alphabétique sur de gigantesques étagères. S'alignaient ainsi des pots aux

appellations biscornues tels « Malencontreuse Noircœur », « Matin de Cimetière » ou « Moustache de Chat au Pelage Moiré ».

– Alors, qu'est-ce que tu veux ? répéta le vieux en voletant jusqu'à l'étagère du haut pour aller piocher cinq graines de « Généreux Bafouillage ».

– Mais Papy, c'est moi, Galymède ! s'énerva la fée.

Papy ne daigna même pas lui accorder un regard. Il continuait à remplir un gros mortier en silex de divers ingrédients.

– J'avais remarqué. Je suis pas encore gâteaux, quoi qu'on en dise. Tu tombes très mal, je n'ai pas le temps de m'occuper de toi.

– Mais...

– Il n'y a pas de mêê qui tienne. Je suis en pleine alchimie et je n'ai pas une minute à te consacrer. Reviens dans deux nuits, décréta-t-il en ajoutant à sa préparation une goutte de « Verdeur inattendue ».

Puis, s'apercevant que Galymède ne bougeait pas, il ordonna sèchement :

– Ne reste pas plantée là, petite imprudente. Le soleil va bientôt se lever. Ouste ! Dehors !

Désespérée, la fée fit tristement demi-tour en massant son bras douloureux.

– Attends !

Galymède se retourna juste à temps pour réceptionner un petit sac en toile que Papy venait de jeter par-dessus son épaule. Un crin de licorne maintenu par un sceau de cire rouge en nouait l'extrémité, restreignant l'accès à son seul destinataire.

– Rends-moi service. Porte ça à Mère-Grand.

Serrant le paquet dans ses mains, Galymède quitta le clocher aussi contrariée qu'elle était arrivée. Un colis à Mère-Grand ? Pourquoi pas une galette et un petit pot de beurre pendant qu'il y était ? Elle volait doucement au ras des toits, jouant avec la fumée paresseuse des cheminées quand son horloge interne sonna soudain l'alarme. Quelle heure pouvait-il bien être ? Papy avait raison, la nuit s'achevait et il n'y avait pas une minute à perdre si elle ne voulait pas voir ses ailes disparaître en plein vol.

Accélérant l'allure, Galymède traversa les eaux sombres du fleuve, évita un hélicoptère du SAMU et doubla un vol de corbeaux avant d'arriver enfin en vue de son immeuble. Son balcon lui tendait ses portes-fenêtres ouvertes. À quelques centimètres de son appartement, elle fut frappée par le premier rayon du soleil et se sentit aussitôt tomber. Heu-

reusement, elle eut le réflexe que celui de serrer les dents et de tendre les mains. Ses doigts rencontrèrent un rebord et s'y accrochèrent. Galymède se retrouva dans une position quelque peu inconfortable : suspendue du bout des doigts à la rambarde de son balcon, elle pendait lamentablement contre la paroi de l'immeuble, le précieux sachet de Papy entre les dents. Comme si ça ne suffisait pas, son bras droit lui rappela sa cuisante rencontre avec Bouclette et menaça de déclarer forfait.

La petite cité commençait doucement à s'éveiller. Les habitants aux yeux ensommeillés ouvraient leurs volets en bâillant. Les premières voitures quittaient le parking en contrebas, et une fée pendait dans le vide, au huitième étage de la tour nord. Galymède avait beau protester, ses doigts continuaient à glisser doucement. La fée se voyait déjà encastrée dans la pelouse du dessous, tache blanche au milieu de l'herbe et des crottes de chien.

Alors qu'elle s'était résignée à faire son dernier plongeon, une ombre obscurcit soudain son champ de vision et des doigts velus s'emparèrent de ses poignets pour la soulever avec légèreté et la poser sur le moelleux de son tapis indien. Elle reprit son souffle (elle avait enfin desserré les dents

et lâché le paquet) tandis que Grand et plus aussi Méchant Loup refermait consciencieusement les baies vitrées.

– Mais qu’est-ce que tu fais là?! s’écria-t-elle, médusée par la présence de son ami poilu.

– Je joue les super-héros. Excellent timing, tu ne trouves pas? Je viens de sauver tes fesses de fée alors un merci serait bienvenu ainsi qu’une récompense que je pourrais manger tout de suite. (Grand et plus aussi Méchant Loup disparut dans la cuisine et Galymède l’entendit fouiller les placards avec la patience d’un lion affamé). Des céréales! Des oranges! Des bananes! Encore des céréales! Tu m’étonnes que tu sois aussi pâle. Un peu de viande crue te ferait le plus grand bien.

Peu assurée sur ses jambes, la fée aptère se redressa laborieusement pour aller fermer la porte d’entrée laissée grande ouverte par son sauveur. Puis elle redressa les meubles qui avaient valsé sur le passage de Loup. Elle n’était pas particulièrement maniaque, seulement l’habitude de vivre seule l’avait habituée à un certain ordre qu’elle avait du mal à voir perturbé. Elle savait que ses tics de rangement devenaient problématiques depuis quelques mois, comme s’ils allaient de pair avec

son mal-être. Mais, si elle se sentait mieux quand ses babioles étaient à leur place, quel problème y avait-il à cela ?

Galymède se rendit d'un pas traînant jusqu'à la cuisine mais fut frappée de mutisme sur le seuil. Un champ de bataille s'étalait devant ses yeux : des paquets de céréales éventrés déversaient leurs pétales de maïs sur le sol, un artichaut amputé de tout son côté droit gisait dans l'évier, et un régime de banane avait été entièrement écrasé contre les murs. Seul survivant, un gigantesque loup était confortablement installé sur le carrelage, occupé à lécher un gigot d'agneau congelé. Galymède commença à réunir les rares fruits intacts avant de changer d'avis et de rejoindre Loup au sol.

– Je ne sais pas comment tu fais pour avaler des trucs aussi fades. Des fruits ! Il n'y a rien de plus dégoûtant. En tout cas, ce gigot glacé est drôlement bon.

Galymède soupira, croqua dans une pomme et soupira encore.

– Depuis quand tu le sais ? demanda-t-elle sans quitter la pomme des yeux.

– Je m'en suis rendu compte seulement ce soir. Mais il ne faut pas que tu t'inquiètes, ma jolie.

De la même autrice à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

Bazmaru et la fille du vent
Le prodigieux destin de Peter

Collection MÉDIUM+

Chroniques de l'Université invisible
La fille sans nom

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium+ poche

© 2012, l'école des loisirs, pour la première édition

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : janvier 2012

ISBN 978-2-211-31119-9